

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[Œuvre : Heptaméron](#)[Collection](#)[Édition : 1558](#)
[Gilles Gilles Histoires des amants fortunés](#)[Collection](#)[Exemplaire : 1558](#) [Gilles Gilles Histoires des amants fortunés Arsenal](#)[Item](#)[Texte : 1558](#) [Gilles Gilles Histoires des amants fortunés N01](#)

Texte : 1558 Gilles Gilles Histoires des amants fortunés N01

Auteurs : Marguerite d'Angoulême

Informations générales

TitreTexte : 1558 Gilles Gilles Histoires des amants fortunés N01

Les pages

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

20 Fichier(s)

Les mots clés

[amants, jalousie, vengeance, trahison, stratagème, mort](#)

Relations entre les documents

Collection Exemplaire : 1559 Vincent Sertenas Heptaméron Arsenal

Ce document a pour alternative :

[Texte : 1559 Vincent Sertenas Heptaméron N70](#) □

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Transcription du texte

TranscriptionHistoire premiere

En la duché de Bourgongne y avoit un Duc tres-honneste et beau prince, ayant espousé une femme dont la beauté le contentoit si fort, qu'elle luy faisoit passer et ignorer ses conditions, tant qu'il ne regardoit qu'à luy complaire : ce qu'elle faignoit tres bien luy rendre. Or avoit le Duc en sa maison un jeune gentil-homme tant

accomply de toutes les perfections, que l'on peult demander à l'homme, qu'il estoit de tous aymé, et principalement du Duc, qui de son enfance l'avoit nourry pres de sa personne, et le voyant si bien conditionné l'aymoit parfaictement, et se confioit en luy de toutes les affaires, que selon son aage il pouvoit entendre. La Duchesse, qui n'avoit pas cuer de femme et de princesse vertueuse, ne se contentant de l'amour que son mary luy portoit, et du bon traiteme^t qu'elle avoit de luy, regardoit souvant ce gentil-homme, qu'elle trouva tant à son gré, qu'elle l'aymoit oultre raison : ce que à toute heure mettoit peine de luy faire entendre, tant par regards piteux et doulx, que par soupirs et contenances passionnées : Mais le gentilhomme qui n'avoit jamais estudié que à la vertu, ne pouvoit cognoistre le vice en une dame, qui en avoit si peu d'occasion. Tellement que le oeillades et mines de ceste pauvre folle, n'apportoient autre fruct, qu'un furieux desespoir. Lequel un jour la pressa tant, que oubliant qu'elle estoit femme que devoit estre priée et refuser, princesse qui devoit estre adorée et desdaigner tels serviteurs, print le cuer d'un homme transporté, pour descharger ce qui estoit en elle importable, et aussi que (a 1 r°) son mary s'en alloit au conseil, ou le gentilhomme pour sa jeunesse n'entroit point, luy feit signe qu'il vint vers elle, ce qu'il feit, pensant qu'elle eust quelque chose a luy commander mais en soupirant sus son bras, comme femme lasse de trop de repos, le mena proumener en une gallerie ou elle luy dist : Je m'esbaïs de vous qui estes tant beau, jeune et plain de toutes bonnes graces, comme vous avez vescu en ceste compagnie, ou il y a si grand nombre de belle dames, sans que jamais vous ayez esté amoureux, ou serviteur d'aucune. Et en le regardant du meilleur oeil qu'elle pouvoit, se teut pour luy donner lieu de dire : Ma dame (dit il) si j'estois digne que vostre hautesse se peult abaisser en moy, ce vous seroit plus d'occasion d'esbahissement de veoir un homme si indigne que moy, presenter son service pour en rapporter reffus ou mocquerie. La Duchesse oyant ceste sage responce, l'ayma plus fort que paravant, et luy jura qu'il n'y avoit dame en sa court, qui ne fust trop heureuse d'avoir un tel serviteur, et qu'il se pouvoit bien essayer a telle adventure, car sans peril il en sortiroit à son honneur. Le gentilhomme tenoit tousjours les yeux baissez, n'osant regarder ses contenances, qui estoient assez ardentes pour faire brusler une glace. Et ainsi qu'il vouloit s'excuser, le Duc manda la Duchesse au conseil pour quelque affaire qui luy touchoit, ou avec un grand regret elle alla mais le gentilhomme ne feit jamais semblant d'avoir entendu un seul mot qu'elle luy eut dict. Dont elle se sentoit si troublée et faschée qu'elle ne sçavoit à qui donner le tort de son ennuy, sinon à la sotte crainte dont elle estimoit le gentilhomme trop plain. Peu de jours apres voyant qu'il n'entendoit son langage, se delibera de ne regarder crainte ny honte, mais luy declarer sa fantasie, se tenant seure que une telle beauté que la sienne, ne pouvoit estre que bien receuë, mais eust bien désiré d'avoir l'honneur d'estre priée, toutesfois laissa l'honneur à part, pour les plaisirs. Et apres avoit tenté par plusieurs fois de luy tenir semblables propos que le premier, et ne trouvant nulle response à son gré, le tira un jour par la manche, et luy dict, qu'elle avoit à parler à luy d'affaires d'importance. Le gentilhomme avec la reverance et humilité qu'il luy devoit s'en alla devers elle en une fenestre profonde ou elle s'estoit retirée : et quand elle veid que nul de la chambre ne la pouvoit veoir, avec une voix tramblante (a 1 v°) te entre le désir et la crainte, luy va continuer les premiers propos, le reprenant de ce qu'il n'avoit encores choisi quelque dame en sa compagnie : l'asseurant qu'en quelque lieu que ce fust, luy ayderoit d'avoir bon traictement. Le gentilhomme non moins estonné que fasché de ses parolles, luy respondit : Ma dame, j'ay le cuer si bon, que si j'estois une fois reffusé, jamais je n'aurrois joye en ce monde : et je suis tel, qu'il n'y a dame en ceste court, qui daignast accepter mon

service. La Duchesse rougissant, pansant qu'il ne tenoit plus à rien qu'il ne fust vaincu, luy jura que s'il vouloit, elle sçavoit la plus belle dame de la compagnie, qui le receveroit à grand joye, et dont il auroit parfaict contentement. Helas ma dame (luy respondit il) je ne croy pas qu'il y ayt si malheureuse et aveuglée femme en ceste honneste compagnie, qui me ayt trouvé à son gré. La Duchesse voyant qu'il ne la vouloit entendre, luy va entreouvrir le voile de sa passion, et pour la crainte que luy donnoit la vertu du gentil-homme, par la maniere d'interrogation, luy disant : Si fortune vous avoit tant favorisé, que ce fust moy qui vous portast ceste bonne volonté, que diriez vous ? Le gentilhomme qui pensoit songer d'oir une telle parole, luy dist le genoil à terre. Ma dame, quand Dieu me fera la grace d'avoir celle du Duc mon maistre et de vous, je me tiendray le plus heureux du monde. Car c'est la recompense que je demande de mon loyal service, comme celuy qui est obligé plus que nul autre, de mettre la vie pour le service de vous deux, estant sur (ma dame) que l'amour que vous portez à mon dict seigneur, est accompagné de telle chasteté et grandeur, que non pas moy, qui ne suis qu'un ver de terre, mais le grand prince et parfaict homme que l'on sauroit trouver, ne pourroit empescher l'union de vous et de mon dict seigneur. Et quant à moy, il m'a nourry des mon enfance, et m'a faict tel que je suis. Parquoy il ne sçauroit avoir femme, fille, sœur, ou mere, desquelles pour mourir, je voulusse avoir autre pensée, que doit à son maistre un loyal et fidelle serviteur. La Duchesse ne le laissa pas passer oultre et voyant qu'elle estoit en danger d'un reffus deshonorabile, luy rompit soudain son propos, en luy disant : O meschant glorieux fol, qui est ce qui vous en prie : vous cuidez par vostre beauté estre aymé des mouches qui volent, mais si vous estiez si ou- (a 2 r°) trecuidé, de vous adresser à moy, je vous monstrerois que je n'ayme et ne veulx aymer autre que mon mary. Et les propos que je vous ay tenus, n'ont esté que pour passer mon temps, et sçavoir de vos nouvelles, et m'en mocquer, comme je fais des sots amoureux. Ma dame (dict le gentilhomme) je l'ay creu et croy comme vous dictes. Lors sans escoutter plus avant, s'en alla hastivement en sa chambre, et voyant qu'elle estoit suyvie des dames, entra en son cabinet, ou elle feit un deuil, qui ne se peult raconter : car d'un costé l'amour ou elle avoit failly, luy donna une tristesse mortelle : d'autre costé de despit tant contre elle, d'avoir commancé un si sot propos, que contre luy d'avoir respondu si sagement, la mettoit en telle furie, qu'en une heure se vouloit desfaire, l'autre elle vouloit vivre, pour se venger de celuy qu'elle tenoit pour son mortel ennemy. Apres donq' qu'elle eust longuement pleuré, faignit estre malade, pour n'aller point au soupper du Duc, auquel ordinairement le gentilhomme servoit. Le Duc qui plus aymoit sa femme que luy mesmes, la vint visiter : Mais pour mieux venir à la fin qu'elle pretendoit, luy dict qu'elle pensoit estre grosse, et que sa grossesse luy avoit faict tumber un rheume sur les yeux, dont elle estoit en grande peine. Ainsi passerent deux ou trois jours que la duchesse gardat le lit, tant triste et melencolicque, que le Duc pensa bien qu'il y avoit autre chose que la grossesse : qui le fait venir la nuict coucher avec elle, luy faisant toutes les bonnes cheres qu'il luy estoit possible, cognoissant qu'il n'empescheroit en riens ses continuels souspirs. Parquoy luy dict : M'amie, vous sçavez que je vous porte autant d'amour comme à ma propre vie, et que defaillant la vostre, la mienne ne peult durer. Parquoy si voulez conserver ma santé, je vous prie dicte moy la cause qui vous faict ainsi souspirer. Car je ne puis croire que tel mal vous vienne seulement de grossesse. La Duchesse voyant son mary tel envers elle qu'elle l'eust sceu demander, pensa qu'il estoit temps de se venger de son depit, et embrassant son bon mary, se print à pleurer, luy disant : Helas monsieur, le plus grand mal que j'aye, c'est de vous veoir tromper de ceulx qui sont tant obligez à garder vostre bien et honneur. Le Duc entendant ceste

parolle, eut grand desir de sçavoir pourquoy elle disoit ce propos, et la pria bien fort de luy en decla- (a 2 v°) rer sans crainte, toute la vérité. Et apres en avoir faict plusieurs refus, luy dict. Je ne m'esbahiray jamais si les estrangers font guerres aux princes, quand ceulx qui sont les plus obligez l'osent entreprendre si cruelle, que la perte des biens n'est rien au pris. Je le dis, monsieur, pourvu un tel gentilhomme (nommant celui qu'elle haissoit) lequel estant nourry de vostre main, eslevé et traicté plus en parent et en filz, que en serviteur, a osé entreprendre chose si cruelle et miserable, que de pourchasser à faire perdre l'honneur de vostre femme, ou gist celuy de vostre maison, et de vos enfans. Et combien que longuement m'ayt faict des mines tendans à meschante intention, si est-ce que mon cuer qui n'a regardé qu'a vous, n'y pouvoit rien entendre, dont à la fin c'est declaré par parole. Je luy ay faict telle responce que mon estat et chasteté doit. Ce neantmoins je luy porte telle hayne, que je ne le puis regarder. Qui est la cause de m'avoir faict demeurer en ma chambre, et perdre le bien de vostre compagnie. Vous suppliant, monsieur, de ne tenir une telle peste aupres de vostre personne. Car apres un tel crime, craignant que je vous le die, pourroit bien entreprendre pis. Voyla, monsieur, la cause de ma douleur, qui me semble estre tres juste, et digne que promptement vous plaise y donner ordre. Le Duc qui d'un costé aymoit sa femme, et se sentoit fort injurié, d'autre costé aymant son serviteur, duquel il avoit tant experimenté la fidelité, qu'a peine pouvoit il croire ceste mensonge estre verité, fut en grand peine : et remply de colere s'en alla en sa chambre, et manda au gentilhomme qu'il n'eust plus à se trouver devant luy, mais qu'il se retirast à son logis pour quelque temps. Le gentilhomme ignorant ceste occasion fut tant ennuié, qu'il n'estoit possible de plus, sachant avoir merité le contraire d'un mauvais traictement. Et comme celuy qui estoit asseuré de son cuer, et de ses œuvres : envoya un sien compagnon parler au Duc et porter une lettre, le suppliant tres humblement, que si par mauvais rapport il estoit eslongné de sa presence, il luy pleust suspandre son jugement, jusques apres avoir entendu de luy la verité du faict, et qu'il trouveroit qu'en nulle sorte il ne l'avoit offensé. Voyant ceste lecture le Duc rappaisa un peu sa colere, et secrettement l'envoya querir en sa chambre, auquel dict d'un visage furieux. Je n'eusse jamais pensé que (a 3 r°) la peine que j'ay prise de vous nourrir comme enfant, se deust convertir en repentance de vous avoir avancé, veu que vous m'avez pourchassé ce qui m'a esté plus dommageable, que la perte de ma vie et des biens, d'avoir voulu toucher à l'honneur de celle, qui est la moitié de moy, pour rendre ma maison et ma lignée infame jusques à jamais. Vous pouvez bien penser que telle injure me touche si avant au cuer, que si ce n'estoit le doubté que je fais s'il est vray ou non, vous fussiez desja au fons de l'eau, pour vous rendre en secret la punition du mal, que en secret m'avez prochassé. Ce gentilhomme ne fut point estonné de ses propos, car son innocence le faisoit constamment parler, et le supplia luy vouloir dire qui estoit son accusateur, car telles parolles se doivent plus justifier avec la lance, qu'avec la langue. Vostre accusateur (dict le Duc) ne porte autres armes que sa chasteté, vous assurant que nul que ma femme mesmes ne me l'a dit, me suppliant de luy faire vengeance de vous. Le pauvre gentilhomme voyant la grande malice de la dame, ne la voulant toutesfois accuser, respondit : Monsieur, ma dame peult dire ce qu'il luy plaist, vous la cognoissez mieulx que moy, et savez si je l'ay veuë hors de vostre compagnie, sinon une fois qu'elle parla bien peu à moy. Vous avez aussi bon jugement que prince qui soit en la chestienté. Parquoy je vous supplie, monsieur, jugé, si vous avez jamais veue en moy contenance qui vous ayt peu engendrer quelque soupçon. Si est ce un feu qui ne se peult tant longuement couvrir, que quelque fois ne soit cogneau de ceulx qui ont pareille maladie. Vous suppliant,

monsieur, croire deux choses de moy, l'une que je vous suis si loyal, que quand ma dame vostre femme seroit la plus belle creature du monde, si n'auroit amour la puissance de mettre tache en mon honneur, et fidelité. L'autre est, que quand elle ne seroit point vostre femme, c'est celle que je viz onques, dont je serois aussi peu amoureux : et y en assez d'autres, ou je mettrois plus tost ma fantasie. Le Duc commanda s'adoucir, oyant ce véritable propos, et luy dict : Aussi ne l'aye pas creu. Parquoy faictes comme vous ayez accoustumé, vous assurant que si je cognois la vérité de vostre costé, vous aymeray mieux que je ne fais onques. Aussi par le contraire, vostre vie est en ma main : dont le gentilhomme le mercia, se submettant à tou- (a 3 v°) te peine et punition, s'il estoit trouvé coupable. La Duchesse voyant le gentilhomme servir comme il avoit accoustumé, ne le peult porter en patience, mais dict à son mary. Ce seroit bien employé, monsieur, si vous estiez empoisonné, veu qu'avez plus de fiance en voz ennemis mortels, qu'en voz amis. Je vous prie, m'amie, ne vous tourmentez point de cest affaire, car si je cognois que ce que m'avez dict soit vray, je vous assure qu'il ne demeura pas en vie vingt quatre heures mais il m'a tant juré le contraire (veu aussi que jamais ne m'en suis apperceu) que je ne le puis croire, sans grande preuve. En bonne foy, monsieur (luy dict elle) vostre bonté rend sa meschanceté plus grande. Voulez vous plus grand'preuve, que de veoir un homme tel que luy, sans avoir bruit d'estre amoureux ? Croyez, monsieur, que sans la haulte entreprise qu'il avoit mise en sa teste de me servir, il n'eust tant demeuré à trouver maistresse. Car onques jeune homme ne vesquit en si bonne compagnie ainsi solitaire qu'il faict, sinon qu'il ayt le cuer en si hault lieu, qu'il se contente de sa vaine esperance. Et puis que vous pensez qu'il ne vous cele nulle vérité, je vous supplie mettez le à serment de son amour : car s'il en ayme une autre, je suis contente que vous le croyez : sinon, pensez que je dy vérité. Le Duc trouva les raisons de sa femme tres bonnes, et mena le gentilhomme aux champs, auquel il dist : Ma femme continue toujours son opinion, et m'allege une raison qui me cause un grand soupçon contre vous. C'est que l'on s'esbahist que vous estant si honneste et jeune, n'avez jamais aymé que l'on ayt seu : qui me faict penser que vous avez l'opinion qu'elle dict de laquelle vous rend l'esperance si contant, que ne pouvez penser en autre femme. Parquoy je vous prie comme amy, et commande comme maistre, que vous ayez à me dire si vous estes serviteur de nulle dame de ce monde. Le pauvre gentilhomme, combien qu'il eust bien voulu differer et dissimuler son affection autant qu'il tenoit chere sa vie, fut contrainct voyant la jalouse de son maistre, luy jurer que véritablement il en aymoit une, de laquelle la beauté estoit telle, que celle de la Duchesse et de toute sa compagnie n'estoit que laydeur et deformité au pris : le suppliant de ne le contraindre jamais de la luy nommer. Car l'accord de luy et de s'ameye estoit de telle sorte, qu'il ne se pouvoit rompre si- (a 4 r°) non par celuy qui premier le declareroit. Le Duc luy promist de ne s'en presser point, et fut tant content de luy, qu'il luy feit meilleure chere qu'il n'avoit encores point fait. Dont la Duchesse s'aperceut tres bien, et usant de finesse accoustumée, meit peine d'entendre l'occasion, ce que le Duc ne luy cela. Donc avec sa vengeance s'engendra une forte jalouse, qui la feit supplier le Duc de commander à ce gentil-homme de luy nommer ceste amie, l'assurant que c'estoit un mensonge, & le meilleur moyen que l'on pourroit trouver pour l'assurer de son dire : mais que s'il ne luy nommoit celle qu'il estimoit tant belle, il estoit le plus sot prince du monde, s'il adjoustoit foy à sa parole. Le pauvre seigneur, duquel la femme tournoit l'opinion comme il luy plaisoit, s'en alla promener tout seul avec ce gentil-homme, luy disant qu'il estoit encores en plus grande peine qu'il n'avoit été. Car il doutoit fort qu'il luy avoit baillé une excuse pour le garder de soupçonner la vérité, qui le tourmentoit plus

que jamais. Parquoy luy pria tant qu'il estoit possible de luy declarer celle qu'il aymoit si fort. Le pauvre gentil-homme le supplia de ne le contraindre à faire une telle faulte envers celle qu'il aymoit si fort, que de luy rompre une promesse qu'il avoit tenue si long temps, & de luy perdre en un jour ce qu'il avoit conservé plus de sept ans : & qu'il aymeroit mieux endurer la mort, que de faire un tel tort à celle qui lui estoit si loyalle. Le Duc voyant qu'il ne luy vouloit dire, entra en une si forte jalousie, que avecques un visage furieux luy dist : Or choisissez des deux choses, l'une de me dire celle que vous ayez plus que toutes, ou de vous en aller banny des terres huict jours passez, je vous feray mourir de cruelle mort. Si jamais douleur saisit le cuer d'un loyal serviteur, elle print celuy de ce pauvre gentil-homme, lequel pouvoit bien dire. *Angustiae sunt mihi undique*, car d'un costé, voyant qu'en disant vérité il perdoit s'amey, si elle sçavoit que par sa faulte luy failloit de promesse aussi qu'en ne la confessant, il estoit banny du pais où elle demeuroit, & n'avoit plus moyen de la veoir, ainsi pressé des deux costés, luy vint une sueur froide, comme à celuy qui par tristesse approchoit de la mort. Le Duc voyant sa contenance, jugea qu'il n'avoit nulle dame fors que la sienne, & que pour n'en pouvoir (a 4 v°) nommer une aultre, il enduroit telle passion. Parquoy luy dist assez rudement : si vostre dire estoit véritable, vous n'auryez tant de peine à me le declarer : mais je croy que vostre offence vous tourmente. Le gentil-homme picqué de ceste parole, & poulcé de l'amour qu'il portoit, se delibera de luy dire vérité, se confiant que son maistre estoit tant homme de bien, que pour rien ne le voudroit reveller. Et se mettant à genoulx devant luy, les mains joinctes, luy dist : Monsieur, l'obligation que j'ay à vous, & la grande amour que je vous porte, me force plus que la peur de nulle mort : car je vous voy en telle fantasie & faulce oppinion de moy, que pour vous oster d'une si grande peine, je suis delibéré de faire ce que pour nul tourment je n'eusse faict : vous suppliant, monsieur, en l'honneur de Dieu me jurer en foy de prince & de chrestien, que jamais vous ne revellerez le secret que (puis qu'il vous plaist) je suis constraint de dire. A l'heure le Duc luy jura tous les serments dont il se peult adviser, de jamais à creature du monde n'en reveller rien, ne par parole, ne par effect, ne par contenance. Le gentil-homme se tenant asseuré d'un si vertueux prince, comme il le cognoissoit, alla bastir le commencement de son malheur, en luy disant : il y a sept ans passés, mon seigneur, que ayant cogneu vostre niece estre veusve & sans party : ay mis peine d'acquerir sa bonne grace. Et pource que je n'estois de maison pour l'espouser, je me contentois d'estre envers elle receu pour serviteur, ce que j'ay esté. Et Dieu a voulu que nostre affaire jusques icy à esté conduit si sagement, que jamais homme et femme qu'elle & moy en ayt rien entendu, sinon vous, monseigneur, entre les mains duquel je mets ma vie & mon honneur, vous suppliant le tenir secret & et n'en avoir en moindre estime ma dame vostre niece : car je ne pense soubz le ciel une plus parfaicte & chaste creature. Qui fut bien aise, se fut le Duc, car cognoissant la tres-grande beauté de sa niece, ne douta point qu'elle ne fust plus agreable que sa femme : mais ne pouvant entendre qu'un tel mistere se peult conduire sans moyen, le pria de luy dire comment il pouvoit veoir. Le gentil-homme luy comta, comme la chambre de sa dame failloit dedans un jardin, & que le jour qu'il y devoit aller, on laissoit une petite porte ouverte par ou il entroit à pied, jusques à ce qu'il oyoit japper un petit chien (b 1 r°) que la dame laissoit aller par le jardin, quand toutes les femmes estoient retirées, & à l'heure il s'en alloit parler à elle toute la nuict, & au partir luy assignoit jour qu'il y debvoit retourner, ou sans trop grandes excuses n'avoit encores failly. Le Duc qui estoit le plus curieux homme du monde, & qui en son temps avoit fort bien mené l'amour, tant pour satisfaire à son soupçon que pour entendre une si estrange histoyre, le pria de le mener avec luy la premiere foys :

non comme maistre, mais comme compaignon. Le gentil-homme, pour en estre si avant, luy accorda. Dont le Duc fut plus aise que s'il eust gaigné un royaume, & feignant s'en aller reposer en sa garderobbe, feit venir deux chevaux pour luy & le gentil-homme, & toute la nuict se mirent en chemin pour aller où sa niece se tenoit, laissans leurs chevaux hors la clousture. Le gentil-homme feit entrer le Duc au jardin par le petit huys, le priant demeurer derriere un gros noyer, duquel lieu il pouvoit veoir s'il disoit vray ou non. Ils n'eurent gueres demeuré au jardin que le petit chien commença à japper & le gentil-homme marcha devers la tour, où sa dame ne faillit à venir au devant de luy, & le saluant & l'embrassant luy dict qu'il sembloit avoir esté mil ans sans le veoir. Et à l'heure entrerent dedans la chambre qu'ils laisserent ouverte, ou le Duc entra secretement apres eux, car il n'y avoit aucune lumiere : lequel entendent tout le discours de leur chaste amitié se tint plus que satisfait, & attendit là non trop longuement. Car le gentil-homme dict à sa dame qu'il estoit contrainct de retourner plustost qu'il n'avoit accoustumé, pource que le Duc debvoit des quatre heures aller à la chasse, ou il n'osoit faillir. La dame qui aymoit mieux son honneur que son plaisir, ne le voulut retarder de faire son debvoir. Car la chose que plus elle estimoit en leur honeste amytié, c'estoit qu'elle estoit secrete devant tous les hommes. Ainsi se partit ce gentil-homme à une heure apres mynuict, & le Duc sortit devant : & montrerent à cheval, & s'en retournerent d'où ils estoient venus, & par les chemins le Duc juroit incessamment au gentil-homme qu'il aymeroit mieulx mourir, que de jamais reveler son secret : & print telle fiance & amour en luy, qu'il n'y avoit nul en sa court, qui fust plus en sa grace : dont la duchesse devint toute enragée. Mais le duc luy deffendit de jamais plus luy en parler, & qu'il en sçavoit la (b 1 v°) verité, dont il se tenoit pour content. Car la dame qu'il aymoit estoit plus amiable qu'elle. Ceste parole navra si avant le cuer de la duchesse, qu'elle en print une maladie pire que la fiebvre. Le Duc l'alla veoir pour la consoler, mais il n'y avoit ordre, s'il ne luy disoit qui estoit ceste belle dame tant aimée. Dont elle luy faisoit une vie importune, & le pressa tant que le Duc s'en alla hors de sa chambre, luy disant : si vous me tenez plus tels propos, nous nous separerons d'ensemble. Ces parolles augmenterent la maladie de la duchesse, qui feignoit bouger son enfance, dont le Duc fut si joyeux, qu'il s'en alla coucher avec elle. Mais à l'heure le veit plus amoureux d'elle, se tournoit de l'autre costé, luy disant : je vous supplie, monsieur, puis que vous n'avez amour à femme ne enfans, nous laisser mourir tous deux. Et avec ces parolles jeta tant de larmes & de cris, que le Duc eut grand peur qu'elle perdist son fruct. Parquoy la prenant entre ses bras, la pria de luy dire que c'estoit qu'elle vouloit, & qu'il n'avoit rien qu'il ne seust pour elle. Ha, monsieur (ce luy respondit elle en pleurant) quelle esperance puis-je avoir que vous fissiez pour moy une chose difficile, quand la plus facile & raisonnable du monde, vous ne la voulez pas faire, qui est de me dire l'amie du plus meschant serviteur que vous eustes oncques ? Je pensois que vous & moy ne feussions qu'un cuer : mais maintenant je cognois bien, que vous me tenez pour une estrangere, veu que vos secrets qui ne me doivent estre celés, vous les cachez comme à une personne ennemie. Helas, monsieur, vous m'avez dict tant de choses grandes & secrètes, desquelles n'avez dict jamais entendu que j'aye parlé. Vous avez tant experimenté ma volonté égale à la vostre, que ne devez douter, que je ne sois plus vous mesmes, que moy. Et si vous avez juré de jamais ne dire à autrui le secret du gentil-homme, en le me disant ne faillez à vostre serment. Car je ne suis, ny ne peulx estre autre que vous. Je vous ay en mon cuer. Je vous tiens entre mes bras. J'ay un enfant en mon ventre, auquel vous vivez, & ne puis avoir vostre amour comme vous avez le mien. Mais tant plus je vous suis loyalle & fidelle, tant plus vous m'estes cruel & austere, qui me faict mille fois desirer le jour par une

soudaine mort delivrer vostre enfant d'un tel pere & moy d'un tel mary : ce que j'espere faire bien tost puis que preferez un ser- (b 2 r°) viteur infidelle, à vostre femme, telle que je vous suis & à la vie de la mere, & d'un fruit qui est vostre, lequel s'en va perir, ne pouvant obtenir de vous ce que plus je desire sçavoir. Ce disant, embrassa & baissa son mary, arrousant tout son visaige de ses larmes, avec tels cris & soupirs, que le bon prince, que craignoit perdre sa femme & enfant tout ensemble, se delibera de luy dire vray. Mais luy jura que si elle le revelloit à creature du monde, elle ne mourroit d'autre main que la sienne. A quoy elle se condamna, & accepta la punition. A l'heure le pauvre deceu mary luy racompta tout ce qu'il avoit veu, depuis un bout jusques à l'autre : dont elle feit semblant d'estre fort contente, mais en son cuer pensoit bien le contraire. Toutesfois pour la crainte du Duc, dissimula le mieux qu'elle peult sa passion. Et le jour d'une grande feste, que le Duc tenoit sa court, où il avoit mandé toutes les dames du païs, & entre autre sa niece, apres le festin, les dances commancerent, ou chacun feit son devoir. Mais la Duchesse qui estoit tourmentée, voyant la beauté & la bonne grace de sa niece, ne se pouvoit resjouir, & moins garder son depit de paroistre. Car ayant appellé toutes les dames, qu'elle feit asseoir aupres d'elle, commença à relever propos d'amour, & voyant que sa niece ne parloit point, luy dit avec un cuer crevé de jalousie : Et vous belle niece, est il possible que vostre beauté sois sans amy ou serviteur ? Ma dame (se luy respondit elle) ma beauté ne m'a faict point de tel asquest : car depuis la mort de mon mary, n'ay voulu avoir d'autres amis que les enfans, dont je me tiens pour contente. Belle niepce, belle niepce (luy respondit la Duchesse par un extreme despit) il n'y a amour secrete qui ne soit sceue, ny petit chien si affeté ny faict à la main, duquel on n'entende le japper. Je vous laisse penser, mes dames, quelle douleur sentit cette pauvre dame au cuer, voyant une chose tant couverte, estre à son deshonneur declarée. L'honneur si songneusement gardé, & si malheureusement perdu, la tourmantoit : mais encores plus le soupçon qu'elle avoit que son amy luy eust failly de promesse. Ce qu'elle ne pensoit jamais qu'il peult faire, sinon pour aymer quelque dame plus belle qu'elle, à laquelle force d'amour auroit faict declarer tout son faict. Toutesfois sa vertu fut si grande, qu'elle n'en feit un seul semblant, & respondit en riant, qu'elle se s'entendoit point au lan- (B 2 v°) gage des bestes. Et soubz ceste sage dissimulation, son cuer fut si pressé de tristesse, qu'elle se leva : & passant par la chambre de la Duchesse, entra dedans un garderobbe, où le Duc, qui se pourmenoit la veit entrer. Et quand la bonne dame se trouva en lieu ou elle pensoit estre seule, se laissa tomber dessus un lict avec une si grande foiblesse, qu'une demoiselle qui s'estoit assise en la ruelle pour dormir, se leva, regardant au travers du rideau qui se pouvoit estre seule, n'osa luy rien dire, & l'escouta le plus paisiblement qu'elle peut. Et la pauvre dame avec une voix demie morte, commença à se plaindre & dire : O malheureuse ! quelle parole est ce que j'aye ouye ? quel arrest de ma mort ay je entendu ? Quelle sentence de ma fin ay je receuē ? O le plus aymé qui oncques fut ! est-ce la recompance de ma chasteté honneste, & vertueux amour ? O mon cuer ! avez vous faict une si perilleuse election, de choisir pour le plus loyal, le plus infidele ? Pour le plus veritable, le plus saint ? Pour le plus secret, le plus mesdisant ? Helas ! est il possible, que une chose cachée aux yeux de tous les humains, ayt été revelée à ma dame la Duchesse ? Helas ! mon petit chien tant bien aprins, le seul moyen de ma longue & vertueuse amitié, ce n'a pas esté vous qui m'avez decelée : mais celuy qui a la voix plus crainte que le chien, & le cuer plus ingrat que nulle beste. C'est luy qui contre son serment & la promesse, a decouvert l'heureuse vie (sans tenir tort à personne) que nous avons longuement menée. O mon amy ! l'amour duquel seul est entrée dedans mon cuer,

avec lequel ma vie a esté conservée, fault il maintenant qu'en vous declarant mon mortel ennuy, mon honneur soit mis au vent ? mon corps en la terre ? mon ame où eternellement elle demeurera ? La beauté de la Duchesse, est elle si extreme, qu'elle vous transmué, comme faisoit celle de Circes ? Vous a elle faict venir de vertueux vitieux ? & de bon, mauvais ? & d'homme, beste cruelle ? O mon amy ! combien que vous me faillez de promesse, si vous tiendray je la mienne. C'est de jamais plus ne vous veoir apres la divulgation de nostre amitié : & aussi ne pouvant vivre sans vostre veuve, je m'accorde voluntiers à l'extreme douleur que je sens, à laquelle ne veux chercher remede ne par raison ne par medecine. Car la mort seule (b 3 r°) y mettra la fin : qui ne sera plus plaisante, que de demeurer au monde sans amy, sans honneur, & sans contentement. La guerre ou la mort, ne m'ont point osté mon amy : mon peché ne m'a coupé, ne m'ont point osté mon honneur : ma faulte ne mon demerite, ne m'ont faict perdre mon contentement : mais c'est l'infortune cruelle, qui rend ingrat le plus obligé de tous les hommes, qui m'a faict recevoir le contraire de ce que je avois desservy. Helas ma dame la Duchesse ! quel plaisir vous a esté, quand par moquerie m'avez allegué mon petit chien ? Or jouissez vous du bien, qui à moy seule appartient, vous vous mocquez de celle, qui pensoit par bien celer & vertueusement aimer, estre exempte de toute mocquerie. O que ce mot m'a serré le cuer, qui ma faict rougir de honte, pallir de jalouse ? Helas mon cuer ! je sens bien que n'en pouvez plus, l'amour mal recogneu vous brusle, la jalouse & le tort que l'on vous tient, vous glace, & amortit par le depit & regret, ne permettant de vous donner consolation. Helas ma dame ! par trop avoir trop adoré la creature, avez oublié le creator. Il vous fault retourner entre les mains de celuy, duquel l'amour vaine vous avoit ravie. Prenez consience mon ame, de le trouver meilleur pere, que n'avez trouver celuy pour lequel l'avez souvent oublié. O mon Dieu mon createur ! qui estes le vray & parfaict amy, par la grace duquel l'amour que j'ay portée à mon amy, n'a esté tachée de nul vice, sinon de trop aimer, je supplie vostre misericorde de recevoir l'ame & l'esprit de celle, qui se repent avoir failly à vostre premier & juste commandement. Et par le merite de celuy duquel l'amour incomprehensible, exuses la faulte que trop d'amour m'a faict faire. Car en vous seul j'ay ma parfaicte confidence. Et adieu mon amy, duquel le nom sans effect me creve le cuer. A ceste parolle se laissa tumber tout à l'envers, & luy devint la couleur blesme, & les levres bleues, & les extremités froides. En cest instant arriva à la sale le gentil-homme qui l'aimoit, & voyant la Duchesse qui densoit avec les dames, regarda par tout où estoit s'amie : mais ne la voyant point, entra en la chambre de la Duchesse, & trouva le Duc qui se pourmenoit, lequel devinant sa pensée luy dist à l'oreille : elle est allée en ceste garderobbe, & sembloit qu'elle se trouvoit mal. Le gentil-homme luy demanda si luy plaisoit bien, (B 3 v°) qu'il y allast. Le Duc l'en pria. Ainsi qu'il entra dedans la garderobbe la trouva qui estoit au dernier pas de sa mortelle vie. Laquelle il embraissa, luy disant : Qu'est ce cy m'amie ? me voulez vous laisser ? La pauvre dame oyant la voix que tant bien elle cognoissoit, print un petit de vigueur, & ouvrit l'oei, regardant celuy qui estoit cause de sa mort. Mais en ce regard, l'amour & le despit acreurent si fort, que avec un piteux soupir rendit son ame à Dieu. Le gentil-homme plus mort que la mort, demanda à la demoiselle comment ceste maladie l'avoit prinse, laquelle lui compta tout du long & les parolles qu'elle luy avoit ouye dire. A l'heure il cogneut que le Duc avoit revelé son secret à sa femme, dont il sentit une telle fureur, que embrassant le corps de s'amie, l'arousa longuement de ses larmes, en disant : O moy traistre, meschant & malheureux amy ! pourquoi est ce que la punition de ma trahison n'est tumbée sur moy, & non sur elle qui est innocent ? Pourquoy le ciel ne me foudroya il, le jour que ma langue revela la secrete & vertueuse amitié de

nous deux pour jamais ? Pourquoy la terre ne se ouvrit elle pour engloutir ce
fauceur de foy ? Ma langue punie soyes tu comme celle du mauvais riche en enfer.
O mon cuer trop craintif de mort & bannissement ! deschiré soyes tu des aigles
perpetuellement, comme celuy de Ixion. Helas mamie ! le malheur des malheurs le
plus malheureux qui oncques fut m'est advenu, vous cuidant garder, je vous ay
perdue, vous cuidant veoir longuement vivre avec honesteté & plaisant
contentement, je vous embrasse morte, mal contente de moy, de mon cuer, & de
ma langue jusques à l'extremité. O la plus loyalle & fidelle femme qui fuit oncques !
Je passe condamnation d'estre le plus muable, desloyal, & infidelle de tous les
hommes. Je me vouldrois vouluntiers plaindre du Duc, soubs la promesse duquel je
me suys confié, esperant par là faire durer nostre heureuse vie. Helas! je devois
sçavoir que nul ne pouvoit garder mon secret mieulx que moy mesme. Le Duc a
plus de raison de dire le sien à sa femme, que moy le mien à luy. Je n'accuse que
moy seul de la plus grande meschanceté, qui oncques fut commise entre amis. Je
devois endurer d'estre jetté en la riviere comme il me menassoit : au moins m'amie
tu (b 4 r°) fusse demeurée vive, & moy glorieusement mort, observant la loy que
vraye amitié commande : mais l'ayant rompue, je demeure vif, & vous par aimer
parfaictement, estes morte. Car vostre cuer tant pur & net, n'a sceu porter sans
mort de sçavoir le vice qui estoit en vostre amy O mon Dieu ! pourquoy me creastes
vous homme ayant l'amour si legere, & cuer tant ignorant ? pourquoy ne me
creastes vous le petit chien, qui a fidelement servy la maistresse ? Helas ! mon petit
amy, la joye que me donnoit vostre japper, est tournée en mortelle tristesse, puis
que par moy autre que nous deux, a ouy vostre voix. Si est ce mamie, que l'amour
de la Duchesse ne de femme vivante ne m'a faict varier : combien que plusieurs fois
la meschante m'en ait requis & pitié : mais ignorance m'a vaincu pensant à jamais
asseurer vostre amitié. Toutesfois pour ceste ignorance je ne laisse d'estre
couppable, car j'ay revelé le secret de m'amie : j'ay faucé ma promesse, qui est la
seule cause, dont je la voy morte devant mes yeulx. Helas m'amie ! me sera la mort
moins cruelle que à vous, qui par amour a mis fin à vostre innocente vie. Je croy
qu'elle ne daigneroit toucher à mon infidele & miserable cuer. Car la vie
deshonorée, & la memoire de ma part par ma faulte, est plus importable que dix
mille morts. Helas m'amie ! si quelqu'un par malheur ou par malice vous eust osé
tuer, promptement j'eusse mis la main à l'espée pour vous venger. C'est donc
raison que je ne pardonne à ce meurtrier, qu'il est cause de vostre mort, par un
acte qui est plus meschant, que de vous donner un coup d'espée. Si je sçavois un
plus meschant bourreau que moy mesmes, je le prierois d'executer vostre traiste
amy. O amour ! par ignoramment aymer, vous ay offensé. Aussi ne me voulez
secourir, comme vous avez faict celle qui a gardé toutes vos loix. Et n'est pas raison
que par un si honneste moyen je dessine : mais il est raisonnable que se soit par ma
propre main, puis que avec mes larmes j'ay lavé vostre visage, & avec ma langue
vous ay requis pardon. Il ne reste plus que avec ma main je rende mon corps
semblable au vostre, & laisse aller mon ame ou la vostre ira : sachant qu'un amour
vertueux & honneste n'a jamais fin en ce monde ne en l'autre. Et à l'heure se levant
de dessus le corps comme un homme forcecé & hors de sens, tira son poignard, &
par grande violence s'en donna au (b 4 v°) travers du cuer. Et de rechef print
s'amie entre les bras, la baisant par telle affection, qu'il sembloit plus estre attaint
d'amour, que de la mort. La damoiselle voyant le voyant le cry & douttant le mal de
ceulx qu'il aimoit, entra le premier dedans la garderobbe, & voyant ce piteux
couple, s'essaya de les separer pour sauver, s'il luy eust été possible, le gentil-
homme. Mais il tenoit s'amie si fermement, qu'il ne fut possible de la luy oster,
jusques à ce qu'il fust trespassé. Toutesfois entendit le Duc parloit à luy : Helas ! &

qui est cause de cecy ? avec un regard furieux, luy respondit : Ma langue & la vostre, monsieur. Et en ce disant trespassa, le visage joint à celuy de s'amie. Le Duc desirant en entendre plus avant, contraignit la damoiselle de dire ce qu'elle en avoit veu & entendu, ce qu'elle feit tout au long sans en espargner rien.

Cognoissant à l'heure le Duc qu'il estoit cause de tout le mal, se jetta dessus les deux amans morts, & avec grands cris & pleurs, leur demanda pardon de sa faulte, en les baisant tous deux par plusieurs fois : & puis tout furieux se leva, tirant le poignard du corp du gentil-homme. Et tout ainsi qu'un sanglier estant navré d'un espieu, court d'impetuosité contre celuy qui a faict le coup, ainsi s'en alla le Duc chercher celle qui l'avoit navré jusques au fond de son ame : laquelle il tourna d'enfant en la sale plus joyeuse qu'elle n'avoit acoustumé, comme celle qui pensoit estre bien vengée de la niece du Duc. Le Duc la print au milieu de la dance, & luy dict : vous avez prins le secret sur vostre vie, & sur vostre vie tumbera la punition. En ce disant, la print par sa coiffure, & luy donna du poignard dedans la gorge, dont la compagnie fut si estonnée, que l'on pensoit que le Duc fut hors du sens.

Mais apres avoir parachevé se qu'il vouloit, assembla tous les serviteurs dedans la sale, & leur racompta l'honneste & piteuse histoire de sa niece, & le meschant tour que luy avoit faict sa femme : qui ne fut sans faire pleurer les assistans. Après, le Duc ordonna que sa femme fust enterrée en une abaye qu'il fonda. Et fait faire une belle sepulture, où les corps de sa niece & du gentil-homme furent mis ensemble, avec un epitaphe de la tragedie de leur histoire. Et le Duc entreprins voyage contre les Turcs, ou Dieu le favorisa tant, qu'il en rapporta honneur & profit. Et trouvant à son retour son filz (c 1 r°) ainé suffisant pour gouverner son bien, s'en alla rendre religieux en l'abbaye où sa femme estoit enterrée & les deux amans, où il passa sa vieillesse heureusement avec Dieu.

Voyla, mes dames, l'histoire que vous m'avez prié vous racompter, que je cognois bien a vos yeux n'avoir été entendue, sans compassion. Il me semble que devez tirer exemple de cecy, pour vous garder de mettre vostre affection aux hommes. Car quelque honneste & vertueuse qu'elle soit, elle a toujours à la fin quelque mauvais deboire. Et vous voyez encores que saint Paul aux gens mariez ne veult qu'ils ayent ceste grande amour ensemble. Car d'autant que nostre cuer est affectionné à quelque chose terrienne, d'autant s'eslongne il de l'affection celleste : & plus l'amour est honneste & vertueuse, & plus difficile en est à rompre le lien. Qui me faict vous prier, mes dames, de demander à toute heure à Dieu son saint Esprit, par lequel vostre cuer soit tant enflammé en l'amour en Dieu, que vous n'ayez point de peine à la mort, de laisser ce que vous aimez trop en ce monde. Puis que l'amour estoit si honneste (dict Hircan) comme vous nous la peignez, pourquoi la falloit il tenir secrete ? Pource (dict Parlamente) que la malice des hommes est telle, que jamais ne pensent que grand amour soit joinct à honesteté. Car ils jugent les hommes & les femmes vertueux selon leurs passions, & pour ceste occasion est besoing, que si une femme a quelque bon amy oultre ses plus grands & prochains parens, qu'elle parle à luy secretement, si elle y veult parler longuement. Car l'honneur d'une femme est aussi bien mis en dispute pour aimer par vertu comme par vice, veu que l'on ne se prend que à ce que l'on voit. Mais (dict Geburon) quand ce secret là est decelé, on y pense beaucoup pis. Je le vous confesse (dict Longuarine) parquoy le meilleur est n'aimer point. Nous appelons de ceste sentence, dit Dagoucin. Car se nous pensions les dames estre sans nous, nous voudrions estre sans vie. J'entends qu'ils ne vivent que pour l'acquerir. Et encores que ce n'advienne point, l'esperence les soustient, & leur faict faire cent mille choses honorables, jusques à ce que vieillesse change les honestes passions en autres peines. Mais qui penseroit, que les femmes n'aimassent point, il fauldroit au

lieu d'hommes d'armes, faire des marchans : & en lieu d'acquerir hon- (c 1 v°) neur.

MANQUE LA FIN DE LA TRANSCRIPTION

ne penser que à amasser du bien. Doncques (dist Hircan) s'il n'y avoit point de femmes, vous voudriez dire que nous serions tous meschans, comme si nous n'avions cuer que celuy qu'elles nous donnent. Mais je suis bien de contraire oppinion, & pense qu'il n'est rien qui abate plus le cuer d'un homme, que de hanter ou trop aimer les femmes. Et pour ceste occasion defendoient les Hébreux, que l'année que l'homme serit marié n'allast point à la guerre, de peur que l'amour de sa femme le retirat des hasards que l'on y doit chercher. Je trouve (dist Saffredant) ceste ly sans grande raison. Car il n'y a rien qui face plus tost faillir l'homme de sa maison, que d'estre marié. Pource que la guerre de dehors n'est pas plus importable, que celle de dedans. Et croy que pour donner ennuy aux hommes d'aller en païs estrange, & ne s'amuser à leurs foïers, les faudroit marier. Il est vray (dict Emarsuite) que le mariage pour oste le soing de leur maison. Car ils s'en fient à leurs femmes, & ne pensent que à acquerir honneur, estans seurs de leurs femmes auront assez de sing du profit. Saffredant luy respondit : en quelque sorte que se soit, je suis bien aise que vous estes de mon oppinion. Mais (dict Parlamente) vous ne debatez de ce qui est plus à considerer. C'est pourquoy le gentil-homme qui estoit cause de tout le mal, ne mourroit aussi tost de desplaisir, comme celle qui estoit innocente. Nomerfide luy dist : C'est pource, que les femmes aiment mieux les ommes. Mais (ce dist Simontault) pour ce que la jalousie des femmes, & le desir, les faict crever sans scavoir purquoy, & la prudence des hommes les faict enquérir de la verité : laquelle cogneûe par bon sens, monstre leur grand cuer, comme fait le gentil-homme, qui apres avoir entendu qu'il estoit l'occasion du mal de s'amie, monstra combien il aimoit sans espargner sa propre vie. Toutesfois (dict Emarsuite) elle mourut par vraye amour. Car son ferme & loyal cuer, ne pouvoit endurer d'estre si villainement trompé. Ce fut la jalousie (dict Simoutault) qui ne donna lieu à la raison, & parce qu'elle creut le mal qui n'estoit point en son amy telle comme elle pensoit, sa mort fut contraincte, car elle n'y pouvoit remedier : mais celle de son amy fut volontaire, apres avoir cogneu son tort. Si fault il (dist Nomerside) que l'amour soit grand qui cause une tel douleur. N'en ayez point de peur (dict Hircan) car vous ne mourrez point d'une telle fieuvre, non plus (dict Momerside) que vous ne vous tuerez, apres avoir cogneu vostre offence. Parlamente qui doutoit le debat estre à ses despens, leur dict en riant : C'est assez que deux soient morts d'amour, sans que l'amour en face batre deux autres. Et pour mettre fin à vos querelles je donne ma voix à Hircan, lequel commença comme il s'ensuit.

Transcripteur.rice Coulibaly, Amadou
Chargé.e de la révision Réach-Ngô, Anne

Informations sur la notice

Responsable de la notice Réach-Ngô, Anne (encadrement du stage)
Éditeur Équipe Tragiques Inventions, Magda Campanini (Univ. Ca' Foscari-Venezia), Anne Réach-Ngô (UHA, IUF) ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)
Mentions légales Fiche : Équipe Tragiques Inventions, Madga Campanini (Université Ca' Foscari), Anne Réach-Ngô (UHA, IUF) ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)

Citer cette page

Marguerite d'Angoulême, Texte : 1558 Gilles Gilles Histoires des amants fortunés N01, 1558

Équipe Tragiques Inventions, Magda Campanini (Univ. Ca' Foscari-Venezia), Anne Réach-Ngô (UHA, IUF) ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 05/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/tragiques-inventions/items/show/331>

Copier

Notice créée par [Amadou Coulibaly](#) Notice créée le 17/04/2021 Dernière modification le 05/07/2023



HISTOIRE PREMIERE.

N LA DVCHE DE Bourgongney auoit vn Duc treshonest & beau prince, ayant espouse vne femme dont la beaulte le contentoit si fort, qu'elle luy faisoit passer & ignorer ses conditions, tant quil ne regardoit qu'a luy complaire ce qu'elle faignoit tresbien luy rendre. Or auoit le Duc en sa maison vn ieune gentilhomme tant accomply de toutes les perfections, que son peult demander a l'homme, qu'il estoit de tous aymé, & principalement du Duc, qui de son enfance l'auoit nourry pres de la personne, & le voyant si bien conditionné l'aymoit parfaictement, & se confioit en luy de toutes les affaires, que selon son aage il pouuoit entendre. La Duchesse, qui n'auoit pas cuer de femme & de princesse vertueuse, ne se contentant de l'amour que son mary luy portoit, & du bon traictement qu'elle auoit de luy, regardoit souuant ce gentilhomme, qu'elle trouua tant à son gré, qu'elle l'aymoit oultre raison : ce que à toute heure mettoit peine de luy faire entendre, tant par regards piteux & doux, que par soupirs & contenances passionnées. Mais le gentilhomme qui n'auoit jamais estudié que à la vertu, ne pouuoit cognoistre le vice en vne dame, qui en auoit si peu d'occasion. Tellement que les malades & mines de este pauure folle, n'apportoient autre fruit, qu'un furieux desespoir. Lequel vn jour la pressa tant, que oubliant qu'elle estoit femme qui deuoit estre priée & refusée, princesse qui deuoit estre adorée & désdaigner tels serviteurs, print le cuer d'un homme transporté, pour descharger ce qui estoit en elle importable, & ainsi que



HISTOIRE

son mary s'en alloit au conseil, ou le gentilhomme pour faire
neille n'entroit point, luy feit signe quil vint vers elle, ce quil
feit, pensant qu'elle eust quelque chose a luy commander mais
en l'ouïpirant sus son bras, comme femme lasse de trop de re-
pos, le mena proumener en vne gallerie ou elle luy dist: Je mes-
ba's de vous qui estes tant beau, Jeune, & plain de toutes bon-
nes graces, comme vous avez veceu en celle compagnie, ou il
y a si grand nombre de belles dames, sans que jamais vous ayez
esté amoureux, ou serviteur d'aucune. Et en le regardant du
meilleur oeil qu'elle pouuoit, se tenu pour luy donez lieu de di-
re: Ma dame dit il, li i estois digne que vostre hauteüe se peult
abailler en moy, ce vous seroit plus d'occasion desbafissement
de vcoit vn homme si indigne que moy, presenter son service
pour en rapporter refus ou mocquerie. La Duchesse oyant ce-
ste sage reponce, l'ayma plus fort que parauoit, & luy iura qu'il
n'y auoit dame en la court, qui ne fuit trop heureuse d'auoir un
tel serviteur, & qu'il se pouuoit bien eslayer a telle aduenture,
car sans peril il en sortiroit à son honneur. Le gentilhomme te-
noit toujouors les yeux baissiez, n'olant regarder ses contenances,
qui estoient aillez ardentes pour faire bruiser vne glace. Et
aussi qu'il vouloit s'excuser, le Duc manda la Duchesse au cōteil
pour quelque affaire qui luy touchoit, ou avec vn grand regret
e le alla mais le gentilhomme ne feit jamais semblant d'auoir en-
tendu vn seul mot qu'elle luy eut dict. Dot elle se sentoit li trou-
bl'e & faichée qu'elle ne l'amoit à qui donez le tort de son en-
nuoy, finon à la forte crainte dont elle estimoit le gentilhomme
trop plain, peu de jours apres voyant qu'il n'entendoit son lan-
guage, se delibera de ne regarder crainte ny honte, mais luy de-
clarer sa fantasie, se tenant seire que vne telle beauté que la
sienna, ne pouuoit estre que bien receue, mais eust bien desiré
d'auoir l'honneur d'estre priée, toutesfois laissa l'honneur à part,
pour le plaisir. Et apres auoir été par plusieurs fois de luy tenir
semblables propos que le premier, & ne trouuant nulle respô-
ce à son gré, le tira vn iour par la mache, & luy dict, qu'elle auoit
à patler a luy d'affaires d'importance. Le gentilhomme avec la re-
uerence & humilité qu'il luy deuoit s'en alla deuers elle en vne
fenestre profonde ou elle s' estoit retirée: & quid elle veid que
nul de la chambre ne la pouuoit voir, avec vne voix trembla-
te en-

te entre le desir & la crainte, luy va continuer les premiers propos, le reprenant de ce quil n'auoit encores choisi quelque dame en sa compagnie l'assurant qui en quelque lieu que ce fust, luy ayderoit d'auoir bon traictement. Le gentilhomme non moins estonne que fasche de ses parolles, luy respondit Ma dame, i ay le cuer si bon, que si i estois vne fois refusé, jamais ie n'aurois ioye en ce monde & ie suis tel, quil ny a dame en ceste court, qui daignast accepter mon service. La Duchesse rougissant, pensant quil ne tenoit plus à rien quil ne fust vaincu, luy mita que sil vouloit, elle sçauoit la plus belle dame de la compagnie, qui le receueroit à grand ioye, & dont il auroit parfaict contentement. Helas ma dame, luy respondit il, ie ne croy pas qu'il ayt si malheureuse & aueuglée femme en ceste honnête compagnie, qui me ayt trouué à ion gré. La Duchesse voyant quil ne la vouloit entendre, luy va entreouvrir le voile de sa paixion, & pour la crainte que luy donnoit la vertu du gentilhomme, par la par maniere d'interrogation, luy disant Si fortune vous auoit tant fauorisé, que ce fust moy qui vous portast ceste bonne volonté, que diriez vous? Le gentilhomme qui pensoit songer d'oir vne telle parole, luy dist le genoil à terre. Ma dame, quand Dieu me fera la grace d'amoir celle du Duc mon maistre & de vous, ie me tiendray le plus heureux du monde. Car c'est la recompenie que ie demande de mon loyal service, comme celuy qui est oblige plus que nul autre, de metre la vie pour le service de vous deux, étant sur ma dame que l'amour que vous portez à monsieur, est accompagné de telle chasteté & grandeur, que non pas moy, qui ne suis qu'un ver de terre, mais le plus grand prince & parfait homme que lon s'auoit trouué, ne pourroit empescher l'union de vous & de monsieur. Et quant à moy, il ma nouury des mon enfance, & ma fait tel que ie suis. Parquoy il ne fassroit auoir femme, fille, sœur, ou mere, desquelles pour mourir, ie voulisse auoit autre pense, que doit à son maistre vn loyal & fidelle serviteur. La Duchesse ne le laisse pas passer oultre & voyant quil elle estoit en danger d'un refus deshonorabile, luy rompit l'oudain son propos, en luy disant: O meschiat glorieux fol, qui est ce qui vous en prie? Vous cidez par vostre beauté estre aymé des mouches qui volent, mais si vous estiez si ou-

HISTOIRE

trecuidé , de vous adresser à moy , ie vous monstrerois que ie n'ayme & ne veulx aymer autre que mon mary . Et les propos que ie vous ay tenus,n'ont esté que pour passer mon temps , & sçauoir de voz nouuelles , & m'en mocquer , comme ie fais des fots amoureux . Ma dame (dict le gentilhomme) ie l'ay creu & croy comme vous diétes . Lors sans escoutter plus auâit , sen alla hastiuement en sa chambre , & voyant qu'elle estoit suuyie des dames , entra en son cabinet , ou elle feit vn ducil , qui ne se peult raconter : car d'un costé l'amour ou elle auoit failly , luy donna vne tristesse mortelle : d'autre costé de despit tant contre elle , d'auoir commancé vn si fôt propos , que contre luy d'auoir respondu si fagément , la mettoit en telle furie , qu'en vne heure se vouloit desfaire , l'autre elle vouloit viure , pour se venger de celuy qu'elle tenoit pour son mortel ennemy . Apres donq' qu'elle eust longuement pleuré , saignit estre malade , pour n'aller point au soupper du Duc , auquel ordinairement le gentilhomme seruoit . Le Duc qui plus aymoit sa femme que luy mesmes , la vint visiter : Mais pour mieux venir à la fin qu'elle pretedoit , luy dict qu'elle pensoit estre grosse , & que sa grossesse luy auoit faict tumber vn rheume sur les yeux , dont elle estoit en grande peine . Ainsi passerent deux ou trois iours que la duchesse garda le lit , tant triste & melencolique , que le Duc pensa bien qu'il y auoit autre chose que la grossesse : qu'il feit venir la nuict coucher avec elle , luy faisant toutes les bonnes cheres qu'il luy estoit possible , cognoisstant qu'il n'empêcheroit en riens ses continuels soupirs . Parquoy luy dict : Mamie , vous sçavez que ie vous porte autant d'amour comme à ma propre vie , & que defaillant la vostre , la mienne ne peult durer . Parquoy si voulez conseruer ma santé , ie vous prie dicte moy la cause qui vous fait ainsi soupirer . Car ie ne puis croire que tel mal vous vienne seulement de grossesse . La Duchesse voyant son mary tel enuers elle qu'elle l'eust seu demander , pensa qu'il estoit temps de se venger de son depit , & embrassant son bon mary , se print à pleurer , luy disant : Helas monsieur , le plus grand mal que i aye , cest de vous veoir tromper de ceux qui sont tant obligez à garder vostre bien & honneur . Le Duc entendât ceste parole , eut grād desir de sçauoir pourquoy elle disoit ce propos , & la pria bien fort de luy en decla-

rer

ter sans crainte,toute la verité. Et apres en auoir faict plusieurs refus, luy dict. Je ne m'esbahiray iamais si les estracters font guerres aux princes, quand ceulx qui font les plus obligez l'o- fent entreprendre si cruelle, que la perte des biens n'est rien au pris. le le dis, monsieur, pour vn tel gentilhomme (nommant celuy qu'elle hauoit) lequel estant nourry de vostre main, esle- ue & traicté plus en parent & en filz, que en seruiteur, a osé en- treprendre chose si cruelle & miserable , que de pourchasser à faire perdre l'honneur de vostre femme, ou gist celuy de vostre maison , & de voz enfans. Et combien que longuement m'ayt faict des mines tendans à meschante intention , si est-ce que mon cuer qui n'a regardé qu'a vous , ny pouuoit rien enten- dre,dont à la fin c'est declaré par parolle. le luy ay faict telle re- sponce que mon estat & chasteté doit . Ce neantmoins je luy porte telle hayne, que ie ne le puis regarder. Qui est la cause de m'auoir faict demeurer en ma chambre,& perdre le bié de vo- stre compagnie. Vous suppliant,monsieur, de ne tenir vne tel- le peste aupres de vostre personne. Car apres vn tel crime, crai- gnant que ie vous le die, pourroit bien entreprendre pis. Voy- la,monsieur, la cause de ma douleur, qui me semble estre tres- iuste , & digne que promptement vous plaisez y donner ordre . Le Duc qui dvn costé aymoit sa femme, & le lentoit fort iniu- rié, d'autre costé ayant son seruiteur, duquel il auoit tant ex- perimenté la fidelité, qu'a peine pouuoit il croire celle mélon- ge estre verité,fut en grand peine : & remply de colere sen alla en sa chambre , & manda au gentilhomme qu'il n'eust plus à se trouuer deuant luy , mais qu'il se retirast à son logis pour quel- que temps . Le gentilhomme ignorant ceste occasion fut tant ennuié,qu'il n'elloit possible de plus,sachant auoir merité le co- traire dvn si mauuaise traictement . Et comme celuy qui estoit assuré de son cuer, & de ses œnures : enuoya vn sien compa- gnon parler au Duc & porter vne lettre, le suppliant treshum- blement, que si par mauuaise rapport il estoit enloigné de sa pre- sence, il luy pleust suspandre son iugement, iusques apres auoir entendu de luy la verité du fait,& qu'il trouueroit qu'en nulle sorte il ne l'auoit offensé . Voyant ceste lecture le Duc rappaifa vn peu sa colere , & secrètement l'enuoya querir en sa cham- bre, auquel dict dvn visage furieux. Je n'eusse iamais pensé que

HISTOIRE

la peine que l'ay pris de vous nourrir comme enfant, sc deust
comettir en repentence de vous auoir tant aduance, veu que
vous m'avez pourchassé ce qui ma est plus dommageable, que
la perte de ma vie & des biens, d'auoir voulu toucher à l'hon-
neur de celle, qui est la moitié de moy, pour rendre ma maison
& ma lignée infame iusques à jamais. Vous pouuez bien pen-
ser que telle iniure me touche si auant au cuer, que si ce n'e-
stoit le doute que ie fais l'il estray ou non, vous nissiez desia
au fons de l'eau, pour vous redre en secret la punition du mal,
que en secret m'avez prochaist. Ce gentilhomme ne fut point
etonné de ses propos, car son innocence le faisoit constam-
ment parler, & le supplia luy voulou dire qui estoit son accusa-
teur, car telles parolles se doiuent plus iustifier avec la lance,
qu'avec la langue. Voltre accusatur (dit le Duc) ne porte au-
tres armes que si chasteté, vous assurant que nul que ma femme
mêmes ne me la dit, me suppliant de luy faire vengeance
de vous. Le pauure gentilhomme voyant la grande malice de
la dame, ne la voulant toutesfois accuser, respondit Monsieur,
ma dame peult dire ce qu'il luy plait, vo' la cognoslez mieulx
que moy, & scauez si ie l'ay veue hors de de vostre compagnie,
sinon vne fois qu'elle parla bien peu à moy. Vous avez aussi
bon iugement que prince qui soit en la chrestienté. Parquoy ie
vous supplie, monsieur, iugé, si vous avez jamais veu en moy
contenance qui vous ayt peu engendrer quelque soupçon. Si
est ce vn feu qui ne se peult tant longuemēt courir, que quel-
que fois ne soit cogneu de cceulx qui ont pareille maladie. Vous
suppliant, monsieur, croire deux choses de moy, l'une que ie
vous suis si loyal, que quand ma dame vostre femme seroit la
plus belle creature du monde, si n'auroit amour la puissance de
mettre tache en mon honneur, & fidelité. L'autre est que quid el-
le ne seroit point vostre femme, c'est celle que ie viz onques,
dont ie serois aussi peu amoureux dey en assez d'autres, ou ie
mettrois plus tost ma fantaisie. Le Duc commanda fadouciz,
oyant ce véritable propos, & luy dict: Ainsi ne l'ye pas creu.
Parquoy faites comme vous avez accustomed, vous assurant
que si ie cognois la verit de vostre coste, vous aymeray mieulx
que ie ne fis onques. Aussi par le contraire, vostre vie est en
ma main dont le gentilhomme le mercia, le submettant à toa-

te peine & punition , si estoit trouué coupable . La Duchesse voyant le gentilhomme ieruir comme il auoit accoustumé , ne le peult porter en patience , mais dict à son mary : Ce feroit bien employé , monsieur , si vous estiez empoisonné , veu qu'avez plus de hice en voz ennemis mortels , qu'en voz amis . Je vous prie , mamie , ne nous tourmentez point de cest affaire , car si je cognois que ce que m'avez dict soit vray , je vous assure qu'il ne demeurera pas en vie vingt quatre heures mais il me tant iuré le contraire veu aussi que iamais ne m'en suis apperceu , que je ne le puis croire , sans grande preuve En bonne ioy , monsieur luy dict elle : vostre bonte rend sa meschanceté plus grande . Voulez vous plus grand' preuve , que de vroir vn homme tel que luy , sans auoir bruit d'estre amourcux ? Croyez , monsieur , que sans la haulte entreprise qu'il auoit mise en sa teste de me ieruir , il n'eust tant demeuré à trouver maistresse . Car onques ieune homme ne vesquit en si bonne compagnie ainsi solitaire qu'il faict , sinon qu'il ayt le coeur en si hault lieu , qu'il se contéte de sa vaine esperance . Et puis que vous peniez qu'il ne vous cele nulle verté , ie vous supplie mettez le a serment de son amour : car s'il en ayme vne autre , ie suis contente que vous le croyez : sinon , pesez que ie dy verité . Le Duc trouua les raisons de sa femme tresbonnes , & mena le gentilhomme aux champs , auquel il dist : Ma femme continue toasjours son opinion , & m'allegue vne raison qui me cause vn grand soupçon contre vous . C'est que lon s'esbahut que vous estant si honeste & ieune , n'avez iamais ayme que lon ayt seeu - qui me fait penser que vous avez l'opinion qu'elle dict , de laquelle vous rend l'esperance si contant , que ne pouuez penser en autre femme Parquoy ie vous prie comme auy , & commande comme maistre , que vous aycez à me dire si vous estes ieruite de nulle dame de ce mode . Le pauvre gentilhomme , combien qu'il eust bien voulu differer & dissimuler son affection autant qu'il tenoit chere sa vie , fut cōtraint voyant la jaloufie de son maistre , luy iurer que véritablement il en zymoit vne , de laquelle la beauté estoit telle , que celle de la Duchesse & de toute sa compagnie n'elloit que laydeur & deformite au pris - le suppliant de ne le contraindre iamais de la luy nommer . Car l'accord de luy & de l'amye estoit de telle sorte , quil ne se pouuoit rompre .

HISTOIRE

non par celiuy qui premier le declareroit. Le Duc luy promist de ne s'en presfer point, & fut tant content de luy, qu'il luy feit meilleure chere qu'il n'auoit encores point faict. Dont la Duchesse s'apperceut tresbien, & vsant de finesse accoustumee, meit peine d'entendre l'occasion, ce que le Duc ne luy cela. Donc avec sa vengeance s'engendra vne forte jaloufie, qui la feit supplier le Duc de commander à ce gentilhomme de luy nommer celle amie, l'assurant que c'estoit vn mensonge, & le meilleur moyé que lon pourroit trouuer pour l'assurer de son dire: mais que sil ne luy nommoit celle qu'il estimoit tant belle, il estoit le plus fort prince du monde, sil adioustoit foy à sa parole. Le pauvre seigneur, duquel la feme tournoit l'opinion comme il luy plaisir, s'en alla promener tout seul avec ce gentilhomme, luy disant qu'il estoit encores en plus grande peine qu'il n'auoit esté. Car il douttoit fort qu'il luy auoit baillé vne excuse pour le garder de soupçonner la verité, qui le tourmentoit plus que iamais. Parquoy luy pria tant qu'il estoit possible de luy declarer celle qu'il aymoit si fort. Le pauvre gentilhomme le supplia de ne le contraindre à faire vne telle faulte envers celle qu'il aymoit si fort, que de luy rompre vne promesse qu'il auoit tenue si long temps, & de luy perdre en vn iour ce qu'il auoit conferé plus de sept ans: & qu'il aymeroit mieux endurer la mort, que de faire yn tel tort à celle qui luy estoit si loyalle. Le Duc voyant qu'il ne luy vouloit dire, entra en vne si forte jaloufie, que auccques vn visage furieux luy dist: Or choisissez des deux choses, l'une de me dire celle que vous aymez plus que toutes, ou de vous en aller banny des terres où t'av authorité: à la charge, que se je vous y tenuer huict iours passez, je vous feray mourir de cruelle mort. Si iamais douleur fafit le cuer d'un loyal serviteur, elle print celuy de ce pauvre gentilhomme, lequel pouuoit bien dire. *Anxuslie sunt milii undique.* Car d'un costé, voyant qu'en disant verité il perdoit l'amye, si elle scauoit que par sa faulte luy failloit de promesse; aussi qu'en la confessant, il estoit banny du pais ou elle demeuroit, & n'auoit plus moyen de la veoir, ainsi presé des deux costes, luy vint vne sieur froide, comme à celuy qui par tristesse approchoit de la mort. Le Duc voyant sa contenance, jugea qu'il n'auoit nulle dame fors que la sienne, & que pour n'en pouuoit nommer

nommer vne autre, il enduroit telle passion. Parquoy luy dist assez rudement: Si vostre dire estoit véritable, vous n'auryez tant de peine à me le declairer: mais je croy que vostre offence vous tourmente. Le gentilhomme picqué de ceste parole, & poulcé de l'amour qu'il luy portoit, se delibera de luy dire vérité, se cōfiant que son maistre estoit tant homme de bien, que pour rien ne le voudroit reueiller. Et se mettant à genoulx devant luy, les mains iomées, luy dist: Monsieur, l'obligation que j'ay à vous, & la grande amour que ic vous porte, me force plus que la peur de nulle mort: car ic vous voy en telle fantaisie & faulce oppinion de moy, que pour vous oster d'vne si grande peine, ie suis delibéré de faire ce que pour nul tourment ie n'eusse fait: vous suppliant, monsieur, en l'honneur de Dieu me jurer en foy de prince & de chrestien, que iamais vous ne reueillerez le secret que (puis qu'il vous plait) ie suis cōtrainct de dire. A l'heure le Duc luy iura tous les serments dont il se peult aduisir, de iamais à creature du monde n'en reueiller rien, ne par parole, ne par effect, ne par contenance. Le gētilhomme se tenant assuré d'un si vertueux prince, comme il le cognoissoit, alla bastir le commencement de son malheur, en luy disant: Il y a sept ans passé, mon seigneur, que ayant cogneu vostre nice estre veufue & sans party: ay mis peine d'acquerir sa bonne grace. Et pour ce que ie n'estois de maison pour l'espouser, ie me contentois d'estre enuers elle receu pour feruiteur, ce que j'ay esté. Et Dieu a voulu que nostre affaire iusques icy à este conduite si sagement, que iamais homme ou femme qu'elle & moy en ay rien entendu, sinon vous, monseigneur, entre les mains duquel ie mets ma vie & mon honneur, vous suppliant le tenir secret & n'en auoir en moindre estime ma dame vostre nice: car ic ne pense soubz le ciel vne plus parfaicte & chaste creature. Qui fut bien aise, se fut le Duc, car cognoissant la tres grande beaute de sa nice, ne doutta point qu'elle ne fust plus agreable que sa femme: mais ne pouvant entendre qu'un tel misterie se peult conduire l'ancreven, le pria de luy dire comment il la pouuoit veoir. Le gentilhomme luy comta, comme la chambre de sa dame failloit dedans vn jardin, & que le iour qu'il y deuoit aller, on laissoit vne petite porte ouverte par ou il entroit à pied, iusques à ce qu'il oyoit iapper vn petit chien

que la dame laissoit aller par le iardin, quād toutes ses femmes estoient retirées, & à l'heure il s'en alloit parler à elle toute la nuit, & au partir luy assignoit iour quil y debuoit retourner, ou sans trop grādes excusés n'auoit encores failly. Le Duc qui estoit le plus curieux homme du monde, & qui en son temps auoit fort bien mené l'amour, tāt pour satisfaire à son soupçon que pour entendre vne si estrange histoyre, le pria de le mener avec luy la premiere foys: non comme maistre, mais comme compagnon. Le gentilhomme, pour en estre si auant, luy accorda. Dont le Duc fut plus aise que s'il eust gaigné vn royaume, & feignant s'en aller reposer en sa garderobbe, feit venir deux cheualx pour luy & le gētilhōme, & toute la nuit se mirēt en chemin pour aller ou sa nēpce se tenoit, laissant leurs cheualx hors la cloufture. Le gentilhomme fait entrer le Duc au iardin par le petit huys, le priant demeurer derrière vn gros noyer, duquel lieu il pouuoit veoir s'il disoit vray ou non. Ilz n'eurent gueres demeuré au iardin que le petit chien commāça à iapper & le gentilhomme marcha deuers la tour, ou sa dame ne faillit à venir au deuant de luy, & le saluant & sembras-
tant luy dict qu'il sembloit auoir esté mil ans sans le veoir. Et à l'heure entrent dedans la chambre qu'ils laisserent ouverte, ou le Duc entra secretement apres eux, car il ny auoit aucune lumiere: lequel entendent tout le discours de leur chaste amitié se tint plus que satisfaisct, & attendit là nō trop longuemēt. Car le gentilhomme dict à la dame qu'il estoit contraint de retourner plustost qu'il n'auoit accoustumé, pource que le Duc debuoit des quatre heures aller à la chasse, ou il n'osoit faillir. La dame qui aymoit mieux son honneur que son plaisir, ne le voulut retarder de faire son debuoix. Car la chose que plus elle estimoit en leur honneste amytié, c'estoit qu'elle estoit secrete deuit tous les hōmes. Ainsi se partit ce gētilhōme à vne heure apres mynuict, & le Duc sortit deuit: & monterent à cheual, & s'en retournerent d'ou ilz estoicēt venuz, & par les chemins le Duc iuroit incessamment au gentilhomme qu'il zymeroit mieulx mourir, que de iamais rcueler son secret: & print telle fâce & amour en luy, qu'il n'y auoit nul en sa court, qui fust pl̄ en sa grace: dont la duchesse deuit toute enragée. Mais le duc luy deffendit de iamais plus luy en parler, & qu'il en fçauoit la

verité,dont il se tenoit pour content. Car la dame qu'il aymoit estoit plus aimable qu'elle. Ceste parole nauira si auant le cuer de la duchesse,qu'elle en print vne maladie pire que la siebure. Le Duc l'alla veoir pour la consoler, mais il ny auoit ordre,s'il ne luy disoit qui estoit ceste belle dame tant aimée.Dont elle luy faisoit vne vie importune, & le pressa tant que le Duc s'en alla hors de sa chambre , luy disant:Si vous me tenez plus telz propos,nous nous separerons d'ensemble. Ces parolles augmēterent la maladie de la Duchesse , qui feignoit bouger son enfant,dont le Duc fut si ioyeux, qu'il sen alla coucher avec elle. Mais à l'heure qu'elle le veit plus amoureux d'elle, se tournoit de l'autre costé, luy disant : Je vous supplie, monsieur,puis que vous n'auez amour à femme ne enfas,nous laisser mourir tous deux. Et avec ces parolles ietta tant de larmes & de cris,que le Duc eut grand peur qu'elle perdist son fruct. Parquoy la prenant entre ses bras, la pria de luy dire que c'estoit qu'elle vouloit,& qu'il n'auoit rien qu'il ne feust pour elle . Ha , monsieur (ce luy respondit elle en pleurāt) quelle esperāce puis-je auoir que vous fissiez pour moy vne chose difficile,quand la plus facile & raisonnable du monde, vous ne la voulez pas faire , qui est de me dire lamie du plus meschât scruteur que vous eustes onques?le pensois que vous & moy ne feussions qu'un cuer: mais maintenāt je cognois bien , que vous me tenez pour vne estrangere, veu que voz secrets qui ne me doiuent estre celez, vous les cachez comme à vne personne ennemie.Helas,monsieur, vous m'auez dict tant de choses grandes & secrètes, defquelles n'auez iamais entendu que iaye parlé. Vous auez tant experimenté ma volonté égalle à la vostre, que ne deuez douter,que ie ne sois plus vous mesmes, que moy . Et si vous auez juré de iamais ne dire à autruy le secret du gentilhomme,en le me disant ne faillez à vostre serment.Cat ie ne suis,ny ne peulx estre autre que vous.le vous ay en mon cuer. Je vous tiens entre mes bras. Fay vn enfant en mon vêtre, auquel vous viuez, & ne puis auoir vostre amour comme vous avez le mien.Mais tant plus ie vous suis loyalle & fidelle , tant plus vous m'estes cruel & austere , qui me faict mille fois desirer le iour par vne soudaine mort deliurer vostre enfat d vn tel pere, & moy d vn tel mary:ce que i'espere faire bien tost puis que preferezyn ser-

b ij

HISTOIRE

uiteur infidelle, à vostre femme, telle que ie vous suis & à la vie de la mère , & d'un fruit qui est vostre , lequel sen va petit, ne pouuât obtenir de vous ce que plus ie desire s'auoir. Ce disant, embrassa & baissa son mary, arroufant tout son visage de ses larmes, avec telz cris & soupirs, que le bō prince, q craignoit pdre sa femme & enfant tout ensemble, se delibera de luy dire vray. Mais luy iura que si elle le reuelloit à creature du mōde, elle ne mourroit d'autre main que de la siēne. A quoy elle se condāna, & accepta la punition . A l'heure le pauvre deceut mary luy raconta tout ce qu'il auoit veu, depuis vn bout nusq's à l'autre: dōt elle feit semblant d'estre fort contente, mais en son cuer pensoit bien le contraire. Toutesfois pour la crainte du Duc, dissimula le mieux qu'elle peult sa paision. Et le iour d'une grande feste, que le Duc tenoit sa court , ou il auoit mandé toutes les dames du pais, & entre autres sa niece, Apres le festin, les dices commâcerent, ou chacun feit son deuoir. Mais la Duechesse qui estoit tourmentée, voyant la beauté & bōne grace de sa niece, ne se pouuoit resouoir, & moins garder son depit de paroistre. Cat ayant appellé toutes les dames , quelle feit asseoir aupres d'elle, commença à relueui propos d'amour , & voyant que sa niece ne parloit point , luy dit avec vn cuer creué de jaloufie : Et vous belle niece , est il poisible que vostre beauté soit sans amy ou seruiteur? Ma dame! se luy respondit elle) ma beauté ne m'a point faict de tel atquest: car depuis la mort de mon mary, n'ay voulu auoir d'autres amis que ses enfans, dont ie me tiens pour contête. Belle niepce, belle niepce(luy respondit la Duechesse par vn extreme despit) il ny a amour si secrete qui ne soit scieuë, ny petit chien si affecté ny faict a la main, duquel on n'entende le iapper . Je vous laisse penser , mes dames , qu'elle douleur sentit au cuer ceste pauvre dame , voyant vne chose tant couverte, estre à son deshōneur déclarée L'honneur si sognueusement gardé , & si malheureusement perdu, la tourmantoit : mais encores plus le soupçon qu'elle auoit que son amy luy eust failly de promesse. Ce qu'elle ne pensoit iamais qu'il peult faire, sinon pour aymer quelque dame plus belle qu'elle, à laquelle force d'amour auroit faict declarer tout son faict. Toutesfois la vertu fut si grande , qu'elle n'en feit vn seul semblant, & respondit en riant, qu'elle ne s'entendoit point au langage

gage des bestes. Et soubz ceste sage dissimulation, son cuer fut
si presé de tristesse, qu'elle se leua: & passant par la chambre de
la Duchesse, entra dedasvn garderobbe, ou le Duc, qui se pour-
menoit la veit entrer. Et quand la bonne dame se trouua
en lieu où elle pensoit estre seule, se laissa tomber dessus vn liet
avec vne si grande foiblesse, q' vne damoiselle qui s'estoit assise
en la ruelle pour dormir, se leua, regardant au trauers du rideau
qui se pouuoit estre. Mais voyant que c'estoit la neepce du Duc
laquelle pensoit estre seule, n'osa luy dire rien, & l'escoura le
plus paisiblement qu'elle peut. Et la pauure dame avec vne
voix demie morte, commença à se plaindre & dire: O malheu-
reuse! qu'elle parolle est ce que i'ay ouye: quel arrest de ma
mort ay ie entendu? Qu'elle sentence de ma fin ay ie receue?
O le plus aymé qui onques fut! est ce la recompance de ma
chastete honeste, & vertueux amour? O mon cuer! avez vous
faict vne si perilleuse election, de choisir pour le plus loyal, le
plus infidele? Pour le plus veritable, le plus faint? Pour le plus
secret, le plus mesdisant? Helas! est il poisible, que vne chose ca-
chée aux yeux de tous les humains, ayt este revelée à ma da-
me la Duchesse? Helas! mon petit chien tant bien aprins, le
seul moyen de ma longue & vertueuse amitié, ce n'a pas este
vous qui m'avez decelee: mais celuy qui a la voix plus crante
que le chien, & le cuer plus ingrat que nulle beste. Cest luy
qui contre son serment & sa promesse, a descouert l'heureuse
vie (sans tenir tort à personne) que nous auons longuement
menée. O mon amy! l'amour duquel seul est entré dedans
mon cuer, avec lequel ma vie a esté conseruée, fault il main-
tenant qu'en vous declarât mon mortel ennuy, mon honneur
soit mis au vent? mon corps en la terre? mon ame ou eternelle-
mēt elle demeurera? La beauté de la Duchesse, estelle si extre-
me, qu'elle vous a transmué, cōme faisoit celle de Circes? Vous
a elle fait venir de vertueux vitieux? & de bon, mauvais? &
d'homme, beste cruelle? O mon amy! combien que vous me
faillez de promesse, si vous tiendray ie la mienne. Cest de ja-
mais plus ne vous veoir apres la diuulgation de nostre amitié:
& auts ne pouvant viure sans vostre veue, ie m'accorde volun-
tiers à l'extreme douleur que ie sens, à laquelle ne veux cher-
cher remede ne par raison ne par medecine. Car la mort seule

b iii

HISTOIRE

y mettra la fin : qui me sera trop plus plaisante, que de demeurer au monde sans amy , sans honneur , & sans contentement. La guerre ou la mort, ne m'ont point osté mon amy : mon peché ne ma coulpe, ne mont point osté mon honneur: ma faulte ne mon demerite, ne m'ont fait perdre mon contentement: mais c'est l'infortune cruelle, qui rend ingrat le plus obligé de tous les hommes, qui m'a fait recevoir le contraire de ce que ie auois desseruy. Helas ma dame la Duchesse! quel plaisir vous a esté , quand par moquerie m'avez allegué mon petit chien ? Or iouissczvous du bien, qui a moy scule appartient, vous vous mocquez de celle, qui pensoit par bien celer & vertueusement aimer, estre exépte de toute mocquerie. O que ce mot ma ferre le cuer, qui ma fait rougit de honte, pallit de jaloufie ? Helas mon cuer : ie sens bien que n'en pouuez plus, l'amour mal recogneu vous brusle , la jaloufie & le tort que lon vous tient, vous glace, & amortit par le depit & regret , ne permettant de vous donner consolation. Helas ma dame ! par trop auoir adoré la creature , avez oublié le createur . Il vous fault retourner entre les mains de celuy , duquel l'amour vaine vous auoit rauie . Prenez confiance mon ame , de le trouuer meilleur pere, que n'avez trouué amy celuy pour lequel l'avez souuent oublié . O mon Dieu mon createur ! qui estes le vray & parfait amy , par la grace duquel l'amour que i'ay porté à mon amy, n'a été tachée de nul vice , sinon de trop aimer , ie supplie vostre misericorde de recevoir lame & lesprit de celle, qui se repét auoir failly à vostre premier & iuste commandement. Et par le merite de celuy duquel l'amour est incomprehensible, excuses la faulte que trop d'amour ma fait faire . Car en vous seul i'ay ma parfaicté confience. Et adieu mon amy, duquel le nom sans effect me creue le cuer . A ceste parole se laissa tumber tout à lenuers, & luy devint la couleur blefme, & les leüres bleues , & les extremitez froides. En cest instant arriuâ à la sale le gentilhomme qui l'aimoit , & voyant la Duchesse qui densoit avec les dames , regarda par tout ou estoit famie : mais ne la voyant point, entra en la chambre de la Duchesse , & trouua le Duc qui se pourmenoit, lequel devinant sa pêche luy dist à l'oreille : elle est allée en ceste garderobbe , & l'embloït qu'elle se trouuoit mal. Le gentilhomme luy demanda si luy plaisoit bié, qu'il

qu'il y allast. Le Duc l'en pria. Ainsi qu'il entra dedans la garderobbe la trouua qui estoit au dernier pas de sa mortelle vie. Laquelle il embrassa, luy disant: Qu'est ce cy m'amie? me voulez vous laisser? La pauure dame oyant la voix que tant bien elle cognoissoit, print vn petit de vigueur, & ouurit l'oeil, regardant celuy qui estoit cause de sa mort. Mais en ce regard, l'amour & le despit acreurent si fort, que avec vn pieux soupir rendit son ame à Dieu. Le gentilhomme plus mort que la mort, demanda à la damoiselle comment ceste maladie l'auoit prinse, laquelle luy compta tout du long & les parolles qu'elle luy auoit oy dire. A l'heure il cogneut que le Duc auoit reuelé son secret à sa femme, dont il lentoit vne telle fureur, que embrassant le corps de s'amie, l'arouisa longement de ses larmes, en disant: O moy traistre, meschant & malheureux amy! pourquoi est ce que la punition de ma trahison n'est tumbee sur moy, & non sur elle qui est innocente? Pourquoy le ciel ne me foudroya il, le iour que ma langue reueela la secrete & vertueuse amitié de nous deux pour jamais? Pourquoy la terre ne se ouurit elle pour engloutir ce fauceur de foy? Ma langue punie soyes tu comme celle du mauvais riche en enfer. O mon cuer trop craintif de mort & bannissement! deschiré soyes tu des aigles perpetuellement, comme celuy de Ixion. Helas mamie! le malheur des malheurs le plus malheureux qui onques fut m'est aduenu, vous cudiant garder, ie vous ay perdue, vous cudiant veoir longuement viure avec honestete & plaisant contentement, ie vous embrasse morte, mal contente de moy, de mon cuer, & de ma langue iusques à l'extremité. O la plus loyalle & fidelle femme qui fut onques! Je passe condamnation d'estre le plus muable, desloyal, & infidelle de tous les hommes. Je me vouldrois voluntiers plaindre du Duc, soubz la promesse duquel ie me suys confié, espérant par là faire durer nostre heureuse vie. Helas! ie deuois scauoir que nul ne pouuoit garder mon secret mieulx que moy mesme. Le Duc a plus de raison de dire le sien à sa femme, que moy le mien à luy. Je n'accuse que moy seul de la plus grande meschanceté, qui onques fut commise entre amis. Je deuois endurer d'estre icte en la riviere comme il me menassoit: au moins m'amie tu

HISTOIRE

fuisse demeurée viue, & moy glorieusement mort, obseruant
la loy que vraye amitié commande: mais l'ayant rompue, ie
demeure vif, & vous par aimer parfaitement, estes morte.
Car vostre cuer tant pur & net, n'a sceu porter sans mort de
fçauoir le vice qui estoit en vostre amy O mō Dieu! pourquoy
me creastes vous homme ayant l'amour si ligere, & cucur tant
ignorant? Pourquoy ne me creastes vous le petit chien, qui a fi-
delement seruy sa maistresse? Helas! mon petit amy, la loye que
me donnoit vostre iappet, est tournée en mortelle tristesse,
puis que par moy autre que nous deux, a ouy vostre voix. Si est
ce mamie, que l'amour de la Duchesse ne de femme vivante ne
m'a faict varier · combien que plusieurs fois la meschante m'en
ait requis & prié: mais ignorance m'a vaincu, pensant à jamais
asseurer vostre amitié. Toutesfois pour ceste ignorance ie ne lais-
se d'estre coupable, car i ay revelé le secret de mamie · i ay fau-
cé ma promelle, qui est la seule cause, dont ie la voy morte de
uat mes veulx. Helas m'amie! me sera la mort moins cruelle
que à vous, qui par amour a mis fin à vostre innocente vie. Je
croy qu'elle ne daigneroit toucher à mon infidelle & miséra-
ble cuer. Car la vie deshonorée, & la memoire de ma partie
par ma faulte, est plus importable que dix mille morts. Helas
m'amie! si quelqu'un par malheur ou malice vous eust osé tuer,
promptement i eusse mis la main à l'espée pour vous venger.
Cest donc raison que ie ne pardonne à ce meurtrier, qui est
cause de vostre mort, par vn acte qui eul plus meschant, que de
vous donner vn coup despée. Si ie fatiois vn plus meschant
boureau que moy mesmes, ie le pterois d'executer vostre trai-
ste amy. O amour! par ignorantement aymer, vous ay offensé.
Aussi ne me voulez secourir, comme vous avez fait celle qui a
gardé toutes voz loix. Et n'est pas raison que par vn si honnest
moyé ie dessine: mais il est raisonnable q̄ ie soit par ma propre
main, puis que avec mes larmes i ay lue vostre visage, & avec
ma langue vous ay requis pardon. Il ne reste plus que avec ma
main ie rēde mon corps semblable au vostre, & laisse aller mon
ame ou la vostre ira: sachant q̄ vn amour vertueux & hon-
nest n'a iamais fin en ce monde ne en l'autre. Et à l'heure se-
leuant de deßlas le corps, comme vn homme forcené & hors
du sens, tira son poignard, & par grāde violence sen donna au
traues

traues du cuer. Et de rechef print l'amie entre ses bras, la bai-
sant par telle affection, qu'il sembloit plus estre attaint d'a-
mour, que de la mort. La damoiselle voyant le coup, s'en cou-
rit à la porte et criet à l'aide Le Duc oyant le cry & doutant le
mal de ceulx qu'il aimoit, entra le premier dedans la garderobe,
& voyant ce piteux couple, s'essaya de les separer pour sau-
uer, s'il luy eust esté possible, le gentilhomme. Mais il tenoit l'a-
mie si fermement, qu'il ne fut possible de la luy oster, jusques à
ce qu'il fust treipaisé. Tontesfois entēdit le Duc q. parloit à luy:
Helas! & qui est cause de cecy: avec vn regard furieux, luy re-
spondit: Ma langue & la vostre, monsieur. Et en ce disant trespassa
le visage ioint à celuy de l'amie. Le Duc desirant en entē-
tendre plus auant, contraignit la damoiselle de dire ce qu'elle
en auoit veu & entendu, ce qu'elle feit tout au long sans en ef-
pargner rien. Cognoissant à l'heure le Duc qu'il estoit cause de
tout le mal, se ietta dessus les deux amans morts, & avec grands
cris & pleurs, leur demanda pardō de sa faulte, en les baiſſat tous
deux par plusieurs fois: & puis tout furieux se leua, tirant le poi-
gnard du corps du gentilhomme. Et tout ainsi qu'un sanglier
estant nauré d'un espièu, court d'impuosité contre celuy qui
a fait le coup, ainsi sen alla le Duc chercher celle qui l'auoit
nauré jusques au fond de son ame: laquelle retrouua deniant
en la sale plus oyens qu'elle n'auoit acoustumé, comme celle
qui pensoit estre bien vengée de la miepce du Duc. Le Duc la
print au milieu de la dance, & luy dist: Vous avez pris le secret
sur vostre vie, & sur vostre vie tumbera la punitiō. En ce disant,
la print par la coiffure, & luy donna du poignard dedans la gor-
ge, dont la compagnie fut si estonnée, que lon pensoit que le
Duc fut hors du sens. Mais apres auoir parachevé ce qu'il vou-
loit, assembla tous les scruteurs dedans la sale, & leur racompta
l'honesto & piteuse histoire de la miepce, & le meschant tour
que l'ay auoit fait sa femme: qui ne fut sans faire pleurer les as-
sistans. Apres, le Duc ordonna que sa femme fust enterrée en
vne abaye qu'il fonda. Et feut faire vnc belle sepulture, ou les
corps de la miepce & du gentilhomme furent mis ensemble,
avec vn epitaphie de la crage die de leur histoire. Et le Duc en-
tre temps voyage contre les Turcs, ou Dieu le sauorisa tant, qu'il
en rapporta hōneur & profit. Et trouuant à son retour son fiz

HISTOIRE

ainsi suffisant pour gouverner son bien , sen alla rendre religieux en labbaye ou sa femme estoit enterree & les deux amans , ou il passa sa vieillesse heureusement avec Dieu .

Voyla , mes dames , l'histoire que vous m'avez priez vous raconter , que ie cognois bien a voz yeux n'auoir esté entéduc , fans compassion . Il me semble que deuez tirer exemple de cecy , pour vous garder de mettre vostre affection aux hommes . Car quelque honneste & vertueuse qu'elle soit , elle a tousiours a la fin quelque mauvais deboire . Et vous voyez encores que saint Paul aux gens mariez ne veult qu'ilz ayent ceste grande amour ensemble . Car d'autant que nostre cuer est affectionné a quelque chose terrienne , d'autant s'etlongne il de l'affection celeste & plus l'amour est honneste & vertueuse , & plus difficile en est a rompre le lien . Qui me faict vous prier , mes dames , de demader a toute heure a Dieu son saint Esprit , par lequel vostre cuer soit tant enflammé en lamour de Dieu , que vous n'ayez point de peine a la mort , de laisser ce que vous aimez trop en ce monde . Puis que l'amour estoit si honneste (dict Hircan) comme vous nous la peignez , pourquoy la falloit il tenir secrete ? Pource (dict Parlamente) que la malice des hommes est telle , que iamais ne pésent que grād amour soit ioinct a honnesteté . Car ilz iugent les hōmes & les femmes uertueux felon leurs passions , & pour ceste occasion est besoing , que si vne femme a quelque bon amy oultre ses plus grands & prochains parens , qu'elle parle a lui secretement , si elle y veult parler longuement . Car l'honneur d'une femme est aussi bien mis en dispute pour aimer par vertu comme par vice , veu que lon ne se prend que a ce que lon voit . Mais (dict Geburon) quand ce secret là est decelé , on y pense beaucoup pis . Je le vous confesse (dict Longuarine) parquoy le meilleur est n'aimer point . Nous appellons de ceste sentence , dit Dagoucin . Car se nous pensions les dames estre sans nous , nous voudrions estre sans vie . I'entends qu'ils ne viuent que pour l'acquerir . Et encores que ce n'aduienne point , l'esperence les soustient , & leur fait faire cent mille choses honorables , iusques a ce que vieillesse change ses honestes passions en autres peines . Mais qui penseroit , que les femmes n'aimassent point , il fauldroit au heu d'hommes darmes , faire des marchans : & en lieu d'acquerir honneur

neur, ne penser que à amasser du bien. Doncques (dist Hircan) fil ny auoit point de femmes, vous voudriez dire que nous serions tous meschans, comme si nous n'auions cuer que celuy qu'elles nous donnent. Mais ie suis bien de cōtraire oppinion, & pense qu'il n'est rien qui abate plus le cuer d'un homme, que de hâter ou trop aimer les femmes. Et pour ceste occasion defendoit les Hebreux, que l'année que l'homme seroit marié n'allast point à la guerre, de peur que l'amour de sa femme le retirast des hasarts que lon y doit chercher. Le trouue (dist Safrédant) ceste loy sans grande raison. Car il ny a rien qui face plus tost faillir l'homme de sa maison, que d'estre marié. Pour ce que la guerre de dehors n'est pas plus importable, que celle de dedans. Et croÿ que pour donner ennuy aux hommes d'aller en païs estrange, & ne s'amuser à leurs foiers, les faudroit marier. Il est vray (dict Emarsuite) que le mariage leur oste le soing de leur maison. Car ilz sen fient à leurs femmes, & ne pensent que à acquerir honneur, estans seurs que leurs femmes auront assez de soing du profit. Saffredant luy respondit: En quelque sorte que le soit, ie suis bien aise que vous estes de mon oppinion. Mais (dict Parlamente) vous ne debatez de ce qui est plus à considerer. Cest pourquoi le gentilhomme qui estoit cause de tout le mal, ne mouroit aussi tost de desplaisir, comme celle qui estoit innocente. Nomercide luy dist: Cest pource, que les femmes aiment mieux que les hommes. Mais (ce dist Simontault) pour ce que la jalouzie des femmes, & le desir les fait creuer sans scauoir pourquoi, & la prudence des hommes les fait enqueter de la verité: laquelle cogneue par bon sens, monstrera leur grand cuer, comme fait le gentilhomme, qui apres auoir entendu qu'il estoit l'occasion du mal de famie, monstrera combien il aimoit sans espargner sa propre vie. Toutesfois (dict Emarsuite) elle mourut par vraye amour. Car son ferme & loyal cuer, ne pouuoit endurer d'estre si villainement trompé. Ce fut la jalouzie (dict Simoutault) qui ne donnalieu à la raison, & parce qu'elle creut le mal qui n' estoit point en son amy telle comme elle pensoit, sa mort fut contraincte, car elle ny pouuoit remedier: mais celle de son amy fut volontaire, apres auoir cogneu son tort. Si fault il (dist Nomercide) que l'amour soit grand qui cause

c ii

HISTOIRE

vne telle douleur . N'en ayez point de peur (dict Hircan) car vous ne mourrez point d'vne telle hebure , non plus dict Mermfide que vous ne vous tuerez , apres avoir cogneu vostre of fenee . Parlamente qui doutoit le debat estre a ses despens , leur dict en riant : C'est asiez que deux soient morts d'amour , sans que l'amour en face batte deux autres . Et pour mettre fin a vos querelles je donne ma voix a Hircan , lequel commençâ comme il s'ensuit .

HISTOIRE SECONDE.

v. 5
BE Roy Charles huitiesme de ce nom , en uoya en Allemagne vn gentilhomme nom me Bernage , seigneur de Cyuré pres Ambroise , lequel pour faire bonne diligence , & aduancer son chemin , n'espargnoit iour ne nuit : en sorte qu'un soir bien tard arriuâ au chasteau d'un gentilhomme , ou il demâ da logis , ce qu'à grand peine peut auoir . Toutesfois quand le gentilhomme entendit qu'il estoit scruteur d'un tel Roy , sen alla andeuant de luy , & le pris de ne se mal contenter de la rudesse de ses gens : Car à cause de quelques parens de sa femme qui luy vouloient mal , il estoit constraint tenir sa maison ainsi fermée . Au soir ledit Bernage luy dist l'occasion de sa legation , en quoy le gentilhomme foffroit de faire tout seruice à luy possible au Roy son maistre : & le mena dedans sa maison , ou il le logea & festoya honorablement . Et estant heure de soupper , le gentilhomme le mena en vne salle tendue de belle tapisserie . Et ainsi que la viande fut apportée sur la table , veit sortir de derriere la tapisserie vne femme la plus belle qu'il estoit possible de regarder , mais elle auoit la teste toute tondue , le demeuant du corps habillé de noir à l'Allemande . Apres que le gentilhomme eut laué avec ledict Bernage , lon apporta l'eau à este dame , qui laua & s'en alla seoir au bout de la table , sans parler à nul ny nul à elle . Le seigneur de Bernage la regarda bien fort , & luy sembla lyne des plus belles dames qu'il eust iamais veue , finon qu'elle auoit le visage bien pale , & la contenance fort